

SUR LES PAS DES GUIDES DE PÊCHE D'ANTAN

Si le métier de guide de pêche est relativement récent (*arrêté du 28 mars 2003 portant création de la spécialité «pêche de loisir»*), il existait dans nos vallées des montagnards nés au XVIII^{ème} siècle, qualifiés de guide car ils emmenaient en excursion des personnes étrangères au pays. Certains étaient en plus chasseurs et/ou pêcheurs, et ajoutaient à leur carte de visite de guide, cette spécialité.

Ces guides sont pour la plupart oubliés. Ils ont contribué à faire connaître nos Pyrénées et ses richesses; et ont tracé les premiers pas des Pyrénéistes. Essayons d'en retrouver quelques uns; personnages au combien attachants. Nous partons dans les années 1850 et le monde bouge: ruée vers l'or en Californie; et la France se prépare à l'exposition universelle de 1855, la première exposition organisée à Paris.

Plus près de nous à Barèges et à Gavarnie (été 1858), le comte Henry Russell découvre les Pyrénées.

MOUSQUÈS-SOULAS Jean-Marie dit Dreyt, dit Dalamiel (1824-1888)

Guide de 1^{re} classe (1880).

Émilien Frossard est le principal pyrénéiste qui évoque Jean-Marie Mousquès lors de parties de chasse ou de pêche.

«Je suis donc à Cauterets, établi comme d'habitude à l'Hôtel d'Angleterre : j'ai fait suivre mes ustensiles de pêche et mon carton à dessins. Nous sommes au mois de mai ; la truite ne tient guère à la mouche artificielle, à Cauterets, dans cette saison ; la pêche au ver, au contraire, est très productive. Je me décide en conséquence à faire une partie de pêche dans la vallée du Marcadau, et j'engage, pour m'accompagner, le sieur Bousquets dit Jean-Marie Dalamiel, guide-pêche, ancien baigneur aux Thermes. Je crois, par parenthèse, que Jean-Marie avait manqué sa vocation en se faisant baigneur ; cet homme était destiné par la nature à être pêcheur de truites ; il a bien fait de donner sa démission et de s'en tenir à sa ligne ; il est aussi très habile à tendre des pièges aux animaux : à l'exemple des trappeurs d'Amérique, il se fait un revenu avec les fourrures de martes et d'hermines qu'il prend en hiver. Nous partons, sac au dos, à trois heures du matin ; car nous devons commencer la pêche à six heures au plus tard, et nous avons du chemin à faire pour arriver. Il fait encore nuit ; mais un beau clair de lune, auquel succèdent bientôt les premières teintes de l'aurore, donne un charme tout nouveau à cette belle forêt de sapins que nous traversons pour nous rendre au Pont d'Espagne. On est déjà debout à la cabane et l'on se prépare à lever la petite contribution sur les touristes à cheval, qui, d'ordinaire, descendent à cet endroit et vont bâiller devant la cascade, en buvant de la bière. Nous passons outre et nous traversons une bande de roches moutonnées, éperon du Péguère qui nous domine à droite. Mon compagnon m'intéresse et m'amuse par ses récits de chasse et de pêche : il me dit comment, au mois de mars, il a été à la pêche et a rapporté un panier de belles truites et deux isards par-dessus le marché, ayant eu la précaution d'emporter son fusil en bandoulière ; il me raconte comment, une autre fois, il tua une femelle d'isard et prit son petit à la course. Ce jeune isard, que j'ai vu plus tard mettre en loterie, fut allaité par une chèvre et apprivoisé par son maître, au point qu'il ne pouvait plus se séparer de lui : il couchait sur son lit, accourait au moindre appel et était inconsolable toutes les fois que celui-ci s'absentait du logis ; il fallut bien se séparer, car le besoin ferma le cœur à notre chasseur, qui mit son élève en loterie et eut la consolation d'en retirer deux cents francs ; quant à la pauvre bête, il faut croire qu'éloignée de son pays natal, de son climat, elle dépérit bientôt et n'atteignit jamais l'adolescence. Les récits

naïfs de mon interlocuteur, narrés en style du pays et accompagnés de réflexions sentimentales et morales, ne contribuèrent pas peu à abrégé les longueurs de la route et à tromper la faim qui commençait à se faire sentir. [...] Ici, Jean-Marie me quitte et va pêcher dans des endroits très difficiles, car le Gave passe entre deux précipices, et il faut souvent se mettre dans l'eau pour passer, au risque d'être entraîné par le courant ; mais comme l'endroit est peu fréquenté par les pêcheurs, les truites y abondent et sont peu farouches. Quant à moi, je continue mon chemin. [...].»

La journée de pêche se poursuit en harmonie avec la nature.

«Jean-Marie me rejoint ; nous avisons une source au-dessus du pont, à côté d'une espèce de cavité qui peut servir d'abri. C'est là que nous entamons nos provisions. La vallée s'est beaucoup rétrécie ; le chemin suit la rive droite. On voit sur la rive gauche une petite pelouse : un beau troupeau de moutons de race anglaise (*southdown pure*) s'y engraisse à vue d'œil. Nous suivons, toujours en pêchant, le bord du torrent, prenant de temps à autre quelques truites. Nous nous éloignons de nouveau du lit du Gave, pour gravir une espèce d'escalier taillé entre deux rochers. Nous nous trouvons bientôt au-dessus du torrent qui mugit au bas d'un précipice ; mon compagnon descend au bas de cette espèce d'abîme, car il est sûr d'y trouver des truites. Je le laisse faire et je vais plus loin pêcher à mon aise. Vers midi, j'arrive à la cabane du Marcadau, où je trouve des bergers et où je me repose : impossible de me faire comprendre de ceux-ci, car ils ne parlent que patois, étant moi-même incapable d'articuler un mot en cet idiome. Dès ce jour, je me suis fait un devoir d'apprendre, autant que possible, la langue du pays, laquelle m'a servi depuis plus d'une fois, notamment à ma descente du Pic d'Arbizon (décrite dans le dernier numéro du *Bulletin*) ; je fus, en effet, saisi au collet par des gens qui me prenaient pour un prussien : deux mots en patois firent sur eux l'effet d'un talisman et je fus immédiatement relâché. Après que mon compagnon m'eut rejoint, nous reprîmes nos opérations, et nous pêchâmes jusqu'à la dernière limite de la truite, c'est-à-dire au dernier petit pont qui se trouve avant la montée du Port d'Espagne, et là nous pûmes encore voir sur la neige la piste de notre ami Martin, qui avait repassé la frontière. A neuf heures du soir, nous rentrâmes à Cauterets, affamés et éreintés. Malgré le vent peu favorable à la pêche et mes mauvais hameçons qui laissaient échapper les deux tiers des poissons, nous rapportâmes vingt-cinq belles truites qui, le lendemain, figurèrent avec honneur sur la table d'hôte de l'Hôtel d'Angleterre.»

Émilien Frossard dans un récit de chasse publié dans le *Bulletin de la Société Ramond* évoque, à nouveau, Jean-Marie Mousquès qu'il désigne sous le nom de Dalamiel, Frossard fait la relation d'une chasse avec M. Johnston en 1872. Au total dix hommes participent à la chasse menée par le guide Joseph Baranne. Le campement est installé au Marcadau. Les tâches sont réparties, Joseph Baranne dirige le camp, Jean-Marie Sarrettes joue l'aide de camp.

«Mais il fallait absolument trouver un cuisinier ; chacun de nos dix hommes protestait de son ignorance de l'art culinaire, à la vue surtout d'une batterie de cuisine si reluisante : ils croyaient avoir affaire à de fins gourmets. Mais lorsqu'ils virent qu'il ne s'agissait que de faire chauffer un peu d'eau pour faire la soupe avec l'extrait de viande de Liebig ; de mettre quelques côtelettes sur le gril, et de faire frire quelques pommes de terre ; alors, chef et marmitons se présentèrent à l'envi. Jean-Marie Mousquès dit Dalamiel, déjà cité dans mes histoires de pêche, fut élu par acclamation chef de cuisine, Clément Latour et un autre remplirent les fonctions de marmitons. Le déjeuner, lestement servi, fut mangé au clair de la lune.»

Le lendemain, le campement est levé.

«Dalamiel vient nous aider à plier bagage. C'est lui qui a tué le dernier isard, sur le sort duquel il ne cesse de s'apitoyer ; il l'appelle la pauvette ", après l'avoir tuée. — Mais qu'avez-vous donc, Jean-Marie, lui dis-je ; vous êtes noir comme un charbonnier et vêtu

comme le roi de Dahomey ? — En effet, monsieur, j'avais froid la nuit dernière et je me suis couché trop près du feu ; j'ai donc brûlé mon pantalon et je me suis noirci la figure ; mais n'importe, nous avons fait bonne prise et il n'y a pas de quoi se lamenter. Je termine ici mes récits de chasse, en remerciant M. Johnston de m'avoir si gracieusement procuré l'occasion de faire partie d'une véritable battue. Je dois en même temps rendre hommage aux chasseurs de Cauterets, qui se sont montrés actifs, intelligents et bons camarades. Je regrette de ne pouvoir me rappeler les noms de deux jeunes gens qui se sont particulièrement faits remarquer par leur intrépidité : ce sont deux excellents futurs guides.»

En août 1875, Mousquès participe avec les guides Latapie à un sauvetage d'une dame partie seule en montagne, la presse thermale s'en fait l'écho.

Lequeutre, dans son ouvrage *Guide de Cauterets*, évoque Mousquès et résume ses qualités.

«Mousquès Jean-Marie dit Dalamiel, est un bon guide-pêcheur.»

En septembre 1879, un dernier fait de chasse est signalé par J. Léonce Lourde-Rocheblave dans un article à propos du pic de la Sèbe.

«A plusieurs reprises, nous rencontrons des compagnies de perdrix blanches Lagopèdes. Ces charmants oiseaux, aussi confiants que l'isard qui, au grand étonnement des baigneurs, est venu s'offrir aux balles du chasseur Mousquès, en face de l'établissement de la Raillère, le 2 septembre, à 7 heures du matin, ne veulent pas s'enfuir, et nous avons peine à les chasser à coups de pierres.»

A l'heure de son décès, à 64 ans Jean-Marie Mousquès est désigné comme manœuvrier. Jean-Marie Mousquès possède un patronyme dont la graphie évolue au gré de son existence, il exerce pour vivre le métier de tisserand. En 1868, Oscar Comettant, dans son ouvrage *Impressions pyrénéennes*, l'évoque pour la première fois. Il le présente comme chasseur.

Lors du recensement de 1872, Jean-Marie Mousquès se déclare «guide et chasseur.». Il est agréé comme guide de 1^{re} classe par la ville de Cauterets en 1880.

Hubert Durand qui excursionne depuis Cauterets à partir de 1870 donne des éclaircissements sur son surnom, il le confond, toutefois, avec le guide Jean Dulmo.

«Jean-Marie Dulmo, chasseur et trappeur de toutes bêtes à poil et à plume, auquel l'éducation des abeilles avait mérité le surnom de Dalamiel, m'informa qu'il ne sortait pas de la vallée de Cauterets. Originaire de Saint-Pé-en-Bigorre, il s'était marié à Cauterets. C'était un petit homme loquace, toujours souriant ; il parlait volontiers et donnait sans qu'on eut besoin de les demander des renseignements qu'on a tant de peine à arracher à presque tous ses collègues. Je l'avais pris quelquefois pour profiter de cette qualité, qui est si souvent un défaut désagréable, et je lui dois en partie les notions précises que j'ai sur la vallée de Cauterets.»

Effectivement, Jean-Marie Mousquès épouse Hélène Danamiel couturière, fille de préposé aux douanes, en 1852. Son surnom sera un jeu de mots entre sa belle-famille et sa connaissance des abeilles.

LAURENT Pierre (1834-1903)

Guide-pêcheur homologué.

Recommandé par le guide Joanne (1882).

Une homologation atypique

Originaire de la vallée d'Aure, natif du village d'Aragnouet, Pierre Laurent vit avec ses parents à Gèdre. Il se marie avec Henriette Lixandre et habite la rue principale entre les Guillembet et les Pujo Périssère. Son métier principal est celui de garde champêtre comme le mentionne le recensement de 1872. Le Guide Joanne recommande, pour son édition de 1882, de prendre Pierre Laurent pour faire l'ascension du pic Long par

Gèdre. Il s'agit de l'unique mention d'un parcours pour lequel Pierre Laurent semble avoir des aptitudes, et non des moindres, l'ascension nécessitant à l'époque la hache pour tailler des marches dans le glacier.

Pierre Laurent apparaît dans la liste homologuée du Club alpin en 1896 pour la localité de Gèdre. Il possède la catégorie «deux étoiles», c'est-à-dire l'habilitation pour les courses réputées faciles, ainsi que l'homologation pour la pêche. À notre connaissance, c'est l'unique guide qui possède cette caractéristique.

En février 1899, Jaeggi, le commissaire aux guides, indique à Lacoste (de l'hôtel de la Grotte) que «Laurent Pierre avait déjà fait savoir à feu Lourde-Rocheblave qu'il ne souhaitait plus être guide du Club». Cependant, pour rendre effective cette démission, il doit remettre son livret à Lacoste qui le renverra au Club.

Par la suite, le *Bulletin du Club alpin* annoncera officiellement la cessation d'activité de Pierre Laurent en tant que guide, au mois de mai 1898.

BIBÉ (Jean-Marie) Auguste 1854-?

Guide-chasseur- pêcheur de 2e classe (1896-1913).

Auguste Bibé naît dans la maison du notaire Martin Bordenave, rue Cézat, en 1854. Son père est originaire de Pouzac, il est négociant de métier et laisse l'éducation de ses quatre enfants à sa belle-sœur Marie Magdeleine Hussenet. Cette dernière tient une épicerie en 1872 à Cauterets. Lors de son mariage, en 1881, Auguste Bibé reçoit une procuration de son père pour toute représentation. Ce dernier s'est installé à Bordeaux comme voyageur de commerce. Nous ne trouvons qu'une seule évocation de course en montagne menée par Auguste Bibé : il s'agit d'une partie de chasse organisée dans le secteur du Lisey.

Le client A. M. relaie sa sortie dans le Journal de Cauterets du 19 juin 1890. Il explique avoir, déjà participé à une battue avec Auguste Bibé la semaine précédente. Le départ est matinal.

«A 4h1/2, nous étions réunis chez l'ami Bibé, un intrépide entre tous, causant et préparent nos plans pour la journée. Quelques instants plus tard, nous grimpons par le chemin du col de Riou jusqu'à la grange de la Reine Hortense»

Les cinq chasseurs ne semblent pas être assez nombreux, de plus, la neige s'invite et un brouillard aveugle les hommes. «Pas de chance», la partie est perdue, malgré un isard blessé.

Le 17 juillet 1890, A. M. reprend sa narration de chasse sans citer Auguste Bibé: la chasse se déroule dans le secteur de Culaous. Au Pourtau des Agudes, à 11h, la température chute, la neige, le gel assaillent les chasseurs qui se sont, fort heureusement protégées les mains avec des «manillottes», des gants de laine utilisés par les chasseurs du pays. C'est, à nouveau, l'insuccès qui couronne tous les efforts des chasseurs.

En 1896, le Club alpin français recommande Auguste Bibé comme guide de 2^e classe avec les mentions complémentaires de chasse et de pêche. Nous n'avons plus connaissances d'excursion en montagne. D'ailleurs, à partir de 1898, Auguste s'établit comme cabaretier puis restaurateur, rue Traversière, à l'emplacement de l'épicerie de sa tante.

Jean Lataste, dans un article publié en 1900, dans le Bulletin Pyrénéen, atteste de l'intérêt pour le ski des descendants Bibé, l'un d'eux remporte un second prix chez les juniors. En 1913, selon Antonin Nicol, dans son livre *Les grands guides des Pyrénées*, Auguste Bibé est, à nouveau, reconduit comme guide de seconde classe par le Club alpin.

Nous ne connaissons pas la date du décès d'Auguste Bibé.

LABASSE Henri, dit Mitaine (1857- 1921)

Guide breveté, chasseur- pêcheur, 1^{re} classe (1896,1906,1908).

Guide-chasseur- pêcheur 2^e classe (1880,1890,1899).

Recommandé par le Guide Baedeker (1912).

Henri Labasse est le frère aîné de Jean-Baptiste Labasse. Il est surnommé Mitaine, sans qu'il soit possible d'expliquer ce sobriquet.

La famille Labasse est originaire du village d'Arrens. Le père d'Henri Labasse réside dans le canton de Claracq (Basses-Pyrénées, aujourd'hui Pyrénées –Atlantiques) avant de s'établir à Cauterets où il se marie avec une Cauterésienne Marie-Jeanne Sarthe. Henri Labasse devient guide de deuxième classe en 1880.

Henri Labasse mène en 1890 la famille Meillon sur le nouveau chemin du Péguyère.

Henri Labasse est reconduit jusqu'en 1899 par la mairie de Cauterets où il est promu guide de première classe. La première mention d'Henri Labasse apparaît dans le *Journal de Cauterets*, en 1884, le chroniqueur G.F. relate une chasse à l'ours menée au col de Riou par Jean-Pierre Latapie. Henri Labasse est au nombre des traqueurs.

En août 1886, Henri Labasse fait le sommet du Vignemale à deux reprises.

«1^{er} août 1886. Baron Émile d'Erlanger (fils) accompagné des deux excellents guides Labasse Henri et Dominique Bordenave. Nous avons couché dans la grotte hospitalière du comte Russell que nous remercions beaucoup. Ce matin brouillard splendide et [nous] sommes amplement récompensés de notre peine !!!!»

Le 12 août 1887, Dominique Bordenave, Michel Poulot, Henri Labasse sont assaillis par un orage accompagné de grêle. Ils se réfugient dans les grottes Russell et ils attendent près de deux heures avant de gagner la cime avec leur client le lieutenant Mojon.

En 1896, Henri Labasse est homologué guide chasseur-pêcheur, de 1^{re} classe, par les instances du Club alpin. Nous ne trouvons pas de récit de campagne de chasse, ne disposant pas du carnet de guide délivré par le Club alpin. Pourtant, dans les nombreux clichés photographiques dont nous disposons, Henri Labasse et son frère Jean-Baptiste sont très souvent représentés en tant que chasseurs. Les deux hommes deviennent des prétextes à des mises en scène pour les éditeurs de carte postale : portant leur fusil, posant près de leurs proies (la capture d'un jeune isard vivant).

Jacques Ningres engage Henri Labasse pour des excursions dédiées à la pêche.

Jacques Ningres (1873-1922)

Jacques Ningres est un grand amateur de chasse toulousain. Il organise de nombreuses campagnes en montagne, au cours desquelles il s'adonne à la vie en plein air, tels les sportmen britanniques : campement, marche en montagne, chasse, pêche. Il découvre la vallée de Barèges à l'âge de 25 ans. Jacques Ningres loue les services de trois guides Antoine et Clément Catala, puis il s'attache les services du guide de Gavarnie Jean Trescazes-Adagas dit Sesqué. Il met en relation ce dernier avec Ferdinand Louët, le médecin personnel du Prince Albert I^{er} de Monaco (1848-1922). Cependant, pour la pêche, Jacques Ningres reconnaît les mérites du guide cauterésien Henri Labasse.

Jacques Ningres détaille dans la revue «*La Vie à la campagne*» son équipement de «*sportmen*».

« L'équipement de la chasse à la surprise ou à l'approche ? Une longue carabine 6mm. à trajectoire très tendue, un piolet, une lunette grossissant vingt-huit à trente fois, une tente plantée vers 2000 mètres au bord des lacs supérieurs que les derniers sapins ombragent, et pour compagnons un ou deux guides-chasseurs. J'y ajoute toujours une bonne vieille canne à mouche, et les belles truites saumonées qui mouchent au crépuscule viennent agréablement varier la fade monotonie des repas de conserves.»

Grand photographe, également, Jacques Ningres nous livre un cliché de son guide cauterésien et de ses 11 prises saumonées.



Coll privée J. Ningres

Henri Labasse et son client toulousain Jacques Ningres.

En 1897, Henri Labasse gravit par quatre fois le Balaïtous dont l'une avec le montagnard chevronné Cénac et le député Eugène Alicot. En 1898, Henri Labasse fait l'ascension avec son compagnon habituel le guide Dominique Bordenave (né en 1846) et l'abbé Porter.

En août 1899, Henri Labasse est engagé avec d'autres guides cauterésiens par Émile Durègne qui décide de gagner le refuge d'Ossoue en construction par la vallée du Lutour. Après une nuitée sous la tente, Émile Durègne et Henri Labasse font l'ascension du Vignemale avec les cafistes Jaeggi et Mestrezat. Émile Durègne conseille de «s'abandonner à l'expérience des guides.»

Il ajoute :

«Guides Dominique Bordenave, Paul Batan et Henri Labasse; ce dernier connaît bien très bien la manœuvre de la photo-jumelle Carpentier.»

Durègne évoque l'appareil photographique à plaques Carpentier; il aura, à cette occasion, pris plusieurs vues.

En 1902, Paul Peyta, un cafiste biarrot, amateur de chasse en montagne vient excursionner quelques jours à partir de Cauterets. Depuis 1894, il s'attache régulièrement le guide illustre de Gavarnie : Célestin Passet. Mais, cette fois, il part avec un guide de Cauterets : Henri Labasse pour faire sa première ascension du Vignemale.

«Louis Lac [...] regrette de ne pouvoir venir avec moi et me recommande tout spécialement «Labasse [Henri]» qu'il me présente. [...] Cette Pique Longue est bien dure à gravir, et mon indisposition n'est pas faite pour raffermir les jambes. Labasse, lui est plus encourageant. Le Vignemale! Enfantillage! Il me portera au besoin sur ses épaules! Il nous raconte, d'une voix entrecoupée par la montée, ses aventures d'autrefois, sa jeunesse, ses courses d'hier. Labasse aime la montagne. Ce n'est pas un guide pour jeunes filles, il ne fait pas son métier par nécessité absolue, comme tant d'autres dans les villes d'eaux. Il me rappelle les quelques seuls guides des Pyrénées qui aient vraiment droit à ce nom, et le toujours vaillant Célestin Passet entr'autres, que je venais de quitter depuis peu de jours à Gavarnie. Labasse porte un sac en peau d'isard, dans lequel sont entassés pêle-mêle nos objets de première nécessité; un morceau de corde émerge à ma grande surprise! «Eh! Monsieur, on ne sait pas ce qui peut arriver» ..., «le glacier lui-même». [...] Labasse nous montre le célèbre couloir de Gaube, escaladé par Célestin Passet en 1889 avec quelques autres téméraires. [...] Célestin m'avait déjà parlé de ce passage, comme étant très dangereux. [...] Labasse, à qui je demande s'il ne voudrait pas renouveler cet

exploit, me dit: «Monsieur, j'ai l'intention d'être plus tard père de famille». Éloquente réponse.»

Une courte pause avant la Hourquette d'Ossoue permet de reprendre des forces.

« Mon ami qui revient d'Angleterre veut absolument me faire boire du whisky qu'il porte sur lui précieusement, c'est, paraît-il un excellent cordial contre les faiblesses. Je ne suis pas de son avis et lui préfère notre vieux cognac français. Labasse partage mon opinion et me tend la gourde que je lui avais confiée.»

Après une courte nuit, le départ est donné par Henri Labasse: «Il est 4 heures. Labasse pense qu'il est temps de partir [...] Quand on commence une ascension dans des conditions de temps normales, et qu'aucun danger ne vous menace, il est préférable de ne pas se presser, [...]. Labasse ne semble pas connaître ce principe, car nous sommes obligés de lui demander une allure plus modérée. [...] Il est 4h $\frac{3}{4}$, Labasse, en sa qualité de guide responsable, demande si nous préférons monter à la corde. [...] Nous arrivons à la «Grotte du Paradis» [...], quelques ouvriers travaillent à son amélioration, car le grand initiateur des Pyrénées doit venir habiter son domaine dans peu de jours. Plus bas Labasse nous montre les portes des «Grottes de Cerbillonas» encore à demi bloquées par la neige. [...] Nous débouchons une vieille bouteille de «Cordon-Rouge» que Labasse semble particulièrement apprécier, et à 9 heures nous prenons congé de la Pique Longue. Nous en descendons pas très vite, B... peu habitué aux rochers, traîne son fond de pantalon avec persistance, malgré les quolibets et mes remontrances de Labasse qui lui fait remarquer le peu de sûreté d'une pareille marche.»

Puis, Paul Peyta réclame à son guide Henri Labasse une variante.

«Je fais part au guide de l'intention, que j'avais tenue secrète jusqu'alors, d'explorer la partie supérieure de la Brèche de Gaube. Malgré les protestations de mon ami, Labasse consent à m'attacher; après avoir fixé la corde à son piolet profondément planté dans le glacier, Labasse et mon ami tendent la corde et s'arc-boutent solidement dans la neige. Les premiers pas me rendent perplexes, il faut descendre une pente de neige de près de 30 mètres de hauteur et de plus de 60° d'inclinaison, il est impossible de descendre pas à pas, et comme la neige est molle je me laisse aller sur le dos après avoir fait part de mon projet à Labasse qui laisse filer la corde tout doucement [...]. C'est une pente glacée, vertigineuse, inouïe, et je palis d'émotion, à l'idée de la brochette humaine qui osa s'y engager un jour. [...]»

En fin de journée, Paul Peyta remercie chaleureusement Henri Labasse et le congédie.

En 1906, Henri Labasse devient guide breveté: il a 49 ans. Jaeggi, le délégué aux guides, rend compte de ses courses en recopiant les commentaires de ses clients.

«Fait plusieurs courses notamment la Pique Longue du Vignemale, le pic d'Enfer, l'Ardiden. Je suis heureux de pouvoir signaler l'entier dévouement et l'extrême prudence de ce guide, je ne saurais trop recommander. C. Villeroy.»

En août 1908, Jaeggi poursuit et mentionne d'autres avis laudatifs à propos d'Henri Labasse:

«A la Pique Longue avec 4 dames (2 seulement sont arrivées). Retour par Gavarnie. Ce guide a de rares qualités : sang-froid, adresse, prompt décision (le temps était incertain). Il est modeste plein d'entrain. Ducet A. Chevalier. [...]»

La dernière mention de course apparaît en 1910.

«21 août. Départ de Cauterets pour Gavarnie avec une caravane de 9 personnes dont une jeune fille et un petit garçon de 11 ans. Couloir de Tuquerouye par le brouillard et dans la nuit. Deux vont au Mont Perdu, puis la caravane descend sur Gaulis, Ordesa et revient à Gavarnie par Boucharo. Beaucoup d'éloges du guide pour son énergie, sa bonne humeur et sa discrétion. Dr. Chevalier et sa famille.»

Henri Labasse termine sa carrière sur ces compliments; en 1913, Saint-Saud, le nouveau délégué aux guides mentionne l'absence de courses consignées dans son carnet de guide

pourtant George Cadier mentionne une ascension au Balaitous avec Jean Trarieux, journaliste au Figaro. Henri Labasse décède à l'âge de 64 ans.

La maison Cayre :

Sur cette carte postale, la maison Cayre (en face de l'église de Gèdre) propose ses services d'hôtellerie; avec aussi la possibilité de louer un guide pour des excursions ou pour une partie de chasse ou de pêche.

Cayre Laurent de Betpouey 1868-1948 est gardien du refuge de Baysseance 15/07/1900 à 1914.

Après la première guerre mondiale, Laurent Cayre va faire aménager sa maison qu'il a construite autour de 1910 sur le bord de la route à Gèdre. Une bâtisse modeste, au début, puis, un prolongement sera ajouté. En 1920, la grange qui servait d'abri au break familial est détruite pour créer une épicerie et un petit café. Une carte postale éditée chez M.T.I.L (Maurice Tesson Imprimeur Limoges) met en avant les services proposés : des chambres confortables, bien exposées, des provisions disponibles pour aller en montagne; plus tard auto-garage...Cayre propose aussi ses services «Guide à la maison». Il n'est pas homologué par le Club Alpin, mais sa réputation le précède. On le trouve par exemple, au sommet du pic de Crabounouse le premier octobre 1917 «pour accompagner». Sur le carnet du sommet, il recopie son «titre»: «tenancier du refuge de Baysseance»

En 1937, Marie Cayre (première fille de Cayre) se marie avec François Caussieu , elle cuisine de façon traditionnelle des plats pour leurs pensionnaires. Ensemble, ils auront une fillette Marcelle qui se souviendra longtemps de «pépé Cayre», le tenancier du refuge de Baysseance.

D'après Didier Lacaze, gardien contemporain du refuge, le Club Alpin devra attendre 1924 pour retrouver un candidat qui accepte de garder à nouveau le refuge.

En 1930, le nouveau gardien Jean Valentin originaire de Pierrefitte mène son fils âgé de huit ans au sommet de la Pique Longue. Une brève lui est consacrée dans le journal l'Express du Midi .En 1934, une assemblée générale du Club Alpin se déclare satisfaite du tenancier Valentin. Cayre ne semble pas être remonté au refuge après 1918.



www.delcampe.net

pericorse

Les droits de pêche :

Les archives du registre de délibérations de la Commission Syndicale de la vallée de Barèges 1901-1923, nous informe que le sieur Wallon professeur à Toulouse demande

pour 10 ans la location des droits de pêche sur le gave d'Ossoue pour la somme de 100 fr annuels.

Le préfet est contre, mais la vallée y trouve des avantages pécuniers; car le demandeur rémunère des gardes pêche et repeuple ce cours d'eau en poissons. Aussi, la syndicale demande au préfet de revenir sur son interdiction.

Lien à recopier sur votre navigateur :

http://www.archivesenligne65.fr/arkotheque/visionneuse/visionneuse.php?arke=YTo3OntzOjQ6ImRhdGUiO3M6MTA6IjIwMTYtMTEtMzAiO3M6MTA6InR5cGVfZm9uZHMiO3M6MTE6ImFya29fc2VyaWVsIjtzOjQ6InJlZjEiO2k6MTtzOjQ6InJlZjEiO2k6NzA2NjtzOjIwOiJyZWZfYXJrX2ZhY2V0dGVfY29uZiI7czo0OiJhZDY1IjtzOjE2OiJ2aXNpb25uZXVzZV9odG1sIjtiOjE7czo0MToidmlzaW9ubmV1c2VfaHRtbF9tb2RlIjtzOjQ6InByb2QiO30=#uielem_move=0%2C0&uielem_rotate=F&uielem_islocked=0&uielem_zoom=100

La truite figure à tous les repas:

Comme l'annonce cette affiche du journal de Caunterets, la truite est proposée dans tous les restaurants à l'image de l'hôtel du Point de Vue de la cascade à Gavarnie ou elle figure à tous les repas. Il n'est pas un repas de communion ou de mariage sans truites.



Ascensions, chasse et pêche étaient le quotidien de ces guides. Ils fidélisaient une clientèle contemplative ou cherchant l'aventure; mais surtout amoureuse de la nature. Ils ont partagé leurs connaissances, et nous ont transmis l'envie d'entreprendre, et de persévérer. Leur message est une ode à la nature que nous nous devons de transmettre à nos futures générations.

Un grand merci à Céline Bonnal (auteure des livres sur les Guides de Gavarnie et de Caunterets, éditions MonHélios) de m'avoir permis d'en emprunter quelques passages et photos.

JP BALANSAC